

**Séquence pédagogique : La Grande Guerre en classe de Première, par Cédric Marty**

**Travail préparatoire : Joseph Bousquet**

**Bousquet Joseph, *Journal de route. 1914-1917*, Bordeaux, Ed. des Saints Calus, 2000.**

**Questions**

**1) Présentez le témoin en complétant la fiche ci-jointe.**

<p><b><u>Nom et prénom du témoin :</u></b></p> <p>Âge en 1914 :</p> <p>Situation familiale en 1914 :</p> <p>Situation professionnelle avant-guerre :</p> <p>Combattant ou non-combattant :</p> <p>A quelle arme appartient-il ?</p> <p><b><u>Le témoignage</u></b></p> <p>Nature du témoignage :</p> <p>Période rapportée :</p> <p>Porte-t-il, en dehors de son témoignage, un intérêt particulier à l'écriture (romans, poésie, articles de journaux, etc.) avant ou après la guerre ?</p>
---

**2) Comment expliquer l'apparition des tranchées ?**

**3) Quelles sont les souffrances de la vie au front d'après J. Bousquet ?**

**4) Pourquoi la bataille de Verdun, en 1916, peut être qualifiée de « bataille d'usure » ?**

**Extraits**

20 août 1914 : sur la frontière franco-allemande : « le combat reprend de bon matin, intense et sur tout le front. Ils sont bien retranchés. Nous avons dès le matin beaucoup de pertes. Ils envoient les grosses marmites, les mitrailleuses et les fusils. Nous causent des dégâts. Les premières lignes reculent et, n'ayant pas de tranchées, s'enfuient, bientôt suivies par les deuxièmes. Je reçois mon baptême du feu, deux obus tombent à six mètres [...]. A midi c'est la retraite, tout le monde recule. »

21 août 1914 : « les hommes sont exténués et découragés, ils en manque beaucoup à l'appel, on se raconte les tristes heures et les mauvais moment que l'on vient de passer. »

29 octobre 1914 : *près de Verdun* : « L'attaque s'est effectuée avec tout l'entrain voulu, c'était un

enfer. Canons, mitrailleuses et fusils font rage. Les régiments se lancent à l'assaut avec entrain, malheureusement ils [les Allemands] sont bien retranchés et fauchent nos bataillons [...]. Aujourd'hui encore il y a des cadavres [...] qui ne sont pas enterrés (nous sommes le 4 février), ils sont dans les fils de fer en avant de Cumières. Nous avons eu cinq cents blessés et une centaine de morts. Belle journée pour le progrès. Le résultat est nul et l'on n'a pas avancé. Bien la peine de faire tuer tant de braves garçons dans la fleur de l'âge. »

11 novembre 1914 : « aujourd'hui je viens d'assister à un triste spectacle : un déserteur vient d'être fusillé, c'est bien malheureux de voir de telles choses, les douze balles l'ont percé de part en part. Il est mort sur le coup. Les brancardiers de la 11e nous le portons au cimetière. Triste besogne. »

21 décembre 1914 : Cumières (près de Verdun) : « L'assaut commence à six heures du soir. Nous avons le petit poste de secours au milieu du bois. Les obus nous pleuvent de partout [...]. Le 40e descend la colline en pleine vue, dès qu'il est dans le bois, la boucherie commence, les marmites arrivent, les bras, jambes, têtes volent de partout. A la nuit ça se calme, nous transportons les blessés, travail [rendu] difficile par les balles et quelques obus. [...] Résultat : nous avons progressé de cinquante mètres. Pertes : quatre-vingts morts, trois cents blessés du 55e. Bois rempli de cadavres, tous plus ou moins déchiquetés. Voilà la civilisation et la guerre mais les journaux racontent autrement. »

17 janvier 1915 : Dans les tranchées au dessus de Béthincourt (près de Verdun) : « Il pleut tout le temps et pas d'abris, les pieds dans l'eau et l'eau sur le dos. Véritable vie de chien. Vendredi, une lettre de Germaine m'apprend la mort de ma pauvre maman, alors il ne manque plus rien, vivement une balle. »

2 avril 1915 : « les rats font la course toute la nuit et passent sur le ventre ou la figure mais nous sommes des amis maintenant, on n'y fait plus attention tant il y en a. Je dors assez bien quand les boches nous laissent tranquille. »

20 juin 1915 : « nous allions relever les autres sections qui avaient travaillé la nuit, quand nous sommes surpris, cinquante mètres avant d'arriver en première ligne, par une violente canonnade, feu de mousqueterie, bombes. Quelques minutes après, les yeux rougissent, pleurent et la respiration devient difficile. A n'en pas douter, nous nous trouvons pris par les gaz asphyxiant pour la première fois. A ce moment, l'attaque boche battait son plein, on n'entendait pas à deux mètres et l'on n'y voyait plus guère. De plus les boches, profitant de l'effet du gaz et du bombardement, avaient pris la première tranchée. [...] Après avoir bien assujéti le masque et les lunettes, je pars à la course, enjambant morts, blessés et asphyxiés tombés dans le boyau à moitié détruit et parviens ainsi à respirer un peu mieux. Encore dix minutes et j'y restais ; le sang sort par les oreilles, les yeux et le ventre très enflés. Je regagne les premiers abris où nous rejoignent une foule de blessés qui ont pu sortir de cet enfer. Tous sont dans un état lamentable, plusieurs sont fous. Ils nous disent que tout est bouleversé, beaucoup de cadavres, les uns enterrés dans leurs cahutes, les autres broyés. »

24 septembre 1915 : peu avant une attaque, le commandant leur lit la proclamation du général Joffre : « Soldats de la République, après des mois d'attente [...], vous irez à l'assaut tous ensemble, sur tout le front, en étroite union avec les armées de nos Alliés. Votre élan sera irrésistible. [...] Allez-y de plein cœur, pour la délivrance du sol de la Patrie, pour le triomphe du Droit et de la Liberté. » « Cette proclamation jette la tristesse parmi nous, beaucoup voient lever le soleil pour les dernières fois. »

27 octobre 1915 : « aujourd'hui huit jours de prison. Motif : « avoir manqué l'exercice en venant de quitter la garde. » La punition consiste à faire le tour d'une maison détruite pendant six heures de temps, sac complet, musette et bidon, sous la surveillance d'un sergent. Voilà la peine de venir à

vingt-six ans, quitter sa famille, sa situation, venir se faire trouser la peau et en attendant faire de pareilles bêtises. »

30 mai 1916 : Verdun, côte 304 : « Matin, bombardement ordinaire. De treize heures à dix-huit heures, marmitage intense par des pièces de gros calibre. Je suis souvent recouvert de terre et de débris de toutes sortes, mais pas touchés. ».

Le lendemain : « De huit heures à midi, bombardement par de petits calibres. De midi à dix-neuf heures, bombardement intense par rafales de cinq, et toutes les trente secondes environ, par de plus gros calibres. Juste de quoi devenir fou ! [...] ce qui nous fait le plus plaisir c'est les lettres qui viennent un peu adoucir notre vie martyre, en nous apportant beaucoup de réconfort, mais aussi un grand cafard. Ceci est forcé quand on compare la vie de l'intérieur à celle du front. »

Le jour suivant : « un peu plus de calme dans notre secteur. Pendant la nuit nous enterrons de nombreux cadavres, triste et répugnante besogne, où l'on doit se surmonter à tout instant. Malheureusement ils sont trop nombreux pour en venir à bout, nous enterrons les plus proches pour l'hygiène. ». Quelques jours plus tard : « bombardement beaucoup plus violent que les jours précédents. Particulièrement dense de quinze heures à dix-sept heures où nous recevons une pluie de ferraille. Douze heures dans un vacarme pareil, au risque d'être broyé à tout instant, il y a vraiment de quoi devenir maboul. »

Il est relevé et arrive à l'arrière-front : « depuis huit jours je n'ai mangé que du singe et des biscuits, en fait de boisson de l'eau puisée dans les trous d'obus [...] Tous arrivons à Mussey semblables à des revenants, pâles, défigurés, amaigris. Complètement découragés par tout ce que nous venons de voir, qui semble invraisemblable en plein XXe siècle, siècle soi-disant de lumière et de progrès ou nous devons tous vivre comme des frères. Quel dégoût pour cette vie de misère et d'horreur. »

Quelques mois plus tard, le 6 octobre, il est toujours dans ce secteur de Verdun (Bois d'Avocourt) : « Très mauvais temps. Tranchées avec vingt centimètres de boue liquide qui en rend le passage pénible et fatigant. Pluie six jours, pas d'abris. Véritables bêtes d'abattoir. Même linge de corps depuis trente jours, rempli de poux et de saleté. »

Le 16 janvier 1917, il est toujours à Verdun : « violents bombardements à quinze heures. Les obus de 150, 210 et 305 tombent en abondance. [...] Les pertes générales s'élèvent à onze officiers et deux cents hommes. Pendant les jours et nuits suivants, nous souffrons énormément du mauvais temps : glace, neige, pluie. Beaucoup de pieds gelés. Voilà ce que représentent ces attaques, bonnes à faire massacrer des vies humaines. Et pendant ce temps nos gouvernements de bandits refusent les négociations de paix. »

15 août 1917 : « pluie toute la journée. Une série d'orages retarde le jour de l'attaque, par ce fait que le jour J se trouve retardé. Hélas, le départ arrive quand même. Partons samedi 18 à vingt heures trente, pour Verdun [...]. Bombardement intense toute la nuit. Beau temps. »

Il est tué deux jours plus tard. Son corps et celui d'autres blessés ce jour-là ont été, d'après un camarade, « transportés à l'arrière, mais un second malheur paraît-il serait arrivé. Un obus de 210 serait tombé sur un tas de cadavres et les aurait déchiquetés. Je ne pourrais vous dire si votre beau-frère [J. Bousquet] s'y trouvait. » Un autre camarade de Joseph envoie à la femme de ce dernier, Marie-Louise, quelques renseignements sur les circonstances de sa mort : « Il était assis au fond d'une petite tranchée, creusée par lui et sa liaison, sur la position conquise ; sa tête était appuyée sur son bras gauche, il semblait reposer. Mon regretté Bousquet a été tué par un obus tombé à proximité de lui. Son corps n'a pas été abîmé, on aurait juré que, fatigué, il dormait. » Son corps, d'après lui, aurait été transporté à l'arrière et inhumé dans un cimetière. Mais un autre soldat, dans une autre

lettre, dément l'information. Les lettres aux uns et aux autres se multiplient pour retrouver la trace de ce corps disparu, jusqu'à cette lettre de la section de renseignements aux familles : « Je vous informe que l'enquête ordonnée ne m'a apporté aucune précision. La sépulture n'a pu être retrouvée au cours des travaux de repérage effectués jusqu'à ce jour. ».